

Le « choc des civilisations » (2)

Lorsque la réalité nous échappe, lorsqu'elle est mouvante et angoissante, nous avons besoin, pour la décrire sinon la comprendre, de nous raccrocher à des formules brèves et ramassées. Par exemple, après la chute du Mur de Berlin, on se mit à invoquer, à tous les détours de phrases, la « fin de l'Histoire », une formule lancée par le politologue américain Francis Fukuyama. Ce n'était pas qu'on approuvait nécessairement cette formule, loin de là. Au contraire même, si chacun se hâtait d'y recourir, c'était pour aussitôt la taxer d'erreur et d'illusion. Mais l'essentiel est qu'elle cristallisait un débat. Elle désignait un point d'incandescence, concentrait une interrogation, et permettait peut-être une conjuration.

Aujourd'hui, la « fin de l'Histoire » semble bien finie... Une autre formule lui a succédé : le « choc des civilisations ». À partir du 11 septembre 2001, mais aussi, plus récemment, et dans une tout autre perspective, à la suite de l'intervention américaine en Irak, cette formule a été répétée des milliers de fois, sur nos ondes et dans nos journaux, mais aussi dans nos cafés et nos salons. Qu'on la conteste ou non, elle est devenue la formule du jour.

À vrai dire, cette formule n'était pas vraiment nouvelle. Il existe un moins un auteur, à ma connaissance, qui l'a utilisée bien avant nous. Cet auteur, c'est Albert Camus, dans un article de *Combat* qui remonte à... 1946 : « Le choc des empires est déjà en passe de devenir secondaire, par rapport au *choc des civilisations*... Dans dix ans, dans cinquante ans, c'est la prééminence de la civilisation occidentale qui sera remise en question » ¹. Cinquante ans, nous y

¹ Cf. « Ni victimes ni bourreaux », in *Combat*, nov. 46, Œuvres II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 345. C'est moi qui souligne.

sommes. Alors ? Était-ce une fantastique prémonition de Camus, ou bien se trompait-il, et nous trompons-nous aussi lorsque nous plaçons le monde d'aujourd'hui sous le signe du « choc des civilisations » ?

Si j'en crois la plupart des commentateurs, de septembre 2001 jusqu'à aujourd'hui, c'est la deuxième hypothèse qui est la bonne : nous nous trompons. Car si tout le monde se réfère à cette formule, presque tout le monde le fait pour la réfuter ou la rejeter. En tout cas, la très grande majorité des philosophes, sociologues, politologues, historiens ou journalistes qui l'ont commentée l'ont fait avec indignation ou ironie, avec mépris ou commisération. Le « choc des civilisations » ? Quelle affirmation grossière et simpliste !... C'est ainsi qu'Edward Saïd, un des intellectuels les plus en vue dans le monde, écrivit peu avant sa mort un article ironiquement intitulé « le choc de l'ignorance ». Il y qualifiait le « choc des civilisations » de « gadget » puéril, de fantasme tout juste digne de la fameuse « Guerre des mondes », où Wells mettait en scène le combat des Martiens contre les Terriens². Et dans un ouvrage paru voilà tout juste une semaine, la Française Danielle Sallenave, romancière et essayiste, ironise à peu près de la même manière, tout en affirmant que la formule est « promise à un bel avenir »³.

Si donc on a évoqué le « choc des civilisations », ce fut presque toujours, en Occident, pour soutenir avec véhémence ou mépris qu'il n'existe pas. Cette unanimité dans l'empressement finit par paraître suspecte. Et s'il s'agissait d'une dénégation au sens freudien du terme, qui révélerait justement et indubitablement l'existence de ce qu'on nie et qu'on refoule ? Après tout, l'idée d'un « choc des civilisations » est tout simplement épouvantable, apocalyptique. Par

² Cf. E. Saïd, « le choc de l'ignorance », *Le Monde* du 26 10 01.

³ Cf. D. Sallenave, *Dieu.com*, Gallimard, 2004, p. 97.

conséquent nous avons tous envie qu'elle soit fausse, et nous faisons tout pour conjurer ce spectre.

Il faut ajouter que dans nos démocraties modernes et pacifiées, le concept ou le fantasme d'un « choc des civilisations » ne suscite pas seulement une peur, il se heurte aussi à une sorte d'interdit moral. Car il contredit une valeur à laquelle nous tenons à juste titre, et qui est la tolérance, l'acceptation de la différence. Il nous est devenu peu supportable, et presque impossible de penser que l'Autre puisse être perçu comme l'ennemi, l'antagoniste, celui qui éventuellement veut nous combattre, et qu'éventuellement il faudrait combattre. L'Autre, n'est-ce pas celui qu'il faut comprendre, accepter dans sa différence, celui dont la culture ou la civilisation ne doit en aucune manière « choquer » la nôtre, encore moins subir un choc de la part de la nôtre ?

On voit donc tout ce que ces quatre petits mots, « le choc des civilisations » emportent d'affectivité. Est-il possible, dans ces conditions, de considérer le problème sereinement, un tant soit peu ? Que le « choc des civilisations » ne soit pas souhaitable, on s'en doute. Mais cela ne doit pas nous dispenser de nous demander dans quelle mesure, éventuellement, il est *réel* ou pourrait l'être. J'ai conscience que la question est énorme, et je ne prétends pas l'embrasser, encore moins la résoudre. Je serais simplement heureux si, dans l'espace de cette conférence, je pouvais contribuer à la poser avec un minimum de clarté.

*

Si l'expression « choc des civilisations » a connu sa terrible fortune après le 11 septembre 2001, son apparition publique, dans le monde anglo-saxon, est due au fameux ouvrage du professeur et conseiller politique américain Samuel Huntington, intitulé précisément *Le choc*

des civilisations, et qui a, si j'ose dire, lancé la formule. Le livre de Huntington parut aux États-Unis en 1996. Il développait un article paru trois ans plus tôt, et qui, déjà, avait fait du bruit. Il n'est pas indifférent de savoir que Huntington lui-même avait emprunté son titre à l'islamologue Bernard Lewis, dont un texte paru dès 1990⁴, décrivait en termes de « clash of civilizations » l'affrontement d'une partie du monde musulman et des États-Unis.

Même si la thèse de Huntington n'est pas censée se limiter à l'opposition islam-Occident, et prétend proposer une grille de lecture applicable au monde entier, il est clair que cet auteur avait à l'esprit, et que nous avons tous à l'esprit, avant tout, l'opposition ou le choc éventuel de ces deux civilisations-là.

Huntington, constatant la fin des idéologies politiques, et de cette utopie apparemment transnationale et même transculturelle que fut le communisme marxiste, propose, pour expliquer notre monde, ce qu'il appelle un nouveau « paradigme ». Les mouvements et les soubresauts qui agitent la planète seraient désormais dus à des antagonismes de civilisations – lesquelles sont au nombre de sept ou huit : les civilisations chinoise, japonaise, hindoue, musulmane, occidentale, latino-américaine, slave-orthodoxe et africaine⁵. Découpage assez étrange, puisque la Russie y devient une civilisation non-occidentale, tout comme l'Amérique latine. Manifestement, les religions, et même les confessions, jouent un rôle de tout premier plan dans cette affaire. Mais qu'est-ce, pour l'auteur, qu'une civilisation ? Comme par hasard, il la définit moins comme une approche spirituelle de l'homme et du monde que comme un

⁴ *Atlantic Monthly* 266, septembre 1990. p. 60. Cité in S. Huntington, *Le choc des civilisations*, Poches, Odile Jacob, 2000 (1^{ère} éd. fr. 1997), p. 312. B. Lewis reprend le thème dans *The New Yorker* de nov. 2001.

⁵ Cf. S. Huntington, *op. cit.*, pp. 51-56.

phénomène identitaire. En d'autres termes, il la considère moins dans son *essence créatrice* que dans sa *fonction séparatrice* – et cette nuance est capitale : « Une civilisation est (...) le mode le plus élevé de regroupement et le niveau le plus haut d'identité culturelle dont les humains ont besoin pour se distinguer [les uns] des autres (...) »⁶.

Dans la formation de cette « identité culturelle », les *religions* sont à ses yeux essentielles, puisqu'elles se retrouvent au fondement de la plupart des grandes civilisations⁷. Huntington tient pour acquis ce qu'on appelle le retour du religieux, voire la « revanche de Dieu »⁸. Il annonce d'autre part le « déclin de l'Occident », se référant explicitement au fameux ouvrage d'Oswald Spengler, paru au début du XX^e siècle, et qui porte ce titre⁹. Il retrouve ici l'idée de mortalité chère à Paul Valéry (« nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »), mais contrairement à Valéry, il n'attribue pas leur mortalité à un épuisement interne, mais bien à cette cause externe qu'est l'intervention triomphante et armée d'autres civilisations.

Sur ces bases, Huntington ne peut guère se montrer optimiste. Nulle paix à l'horizon, nulle perspective de réconciliation planétaire, même à très long terme. L'histoire à venir sera celle de multiples combats entre « civilisations », telles qu'il les définit, et le monde occidental, malgré son actuelle supériorité technique, risque fort d'être vaincu, et d'abord par l'islam. L'auteur a cette phrase qui laisse songeur : « À long terme, Mahomet gagnera »¹⁰.

⁶ *Op. cit.*, p. 47.

⁷ *Op. cit.*, p. 55.

⁸ *Op. cit.*, p. 131.

⁹ *Op. cit.*, pp. 109-110. Pierre Hassner appelle d'ailleurs Huntington «Un Spengler pour l'après-guerre froide» (Cf. *Commentaire*, n° 66, été 1994, p. 264) .

¹⁰ Cf. S. Huntington, p. 83.

Cependant, il lui arrive, surtout à la fin de son ouvrage, de concevoir qu'il puisse exister des « points communs » entre civilisations¹¹, ce qui laisse espérer que la paix n'est pas tout à fait exclue. En d'autres mots, il n'est pas impensable que les civilisations se reconnaissent ou culminent dans la civilisation. Mais en quoi consisterait cette dernière ? L'auteur ne le dit pas. J'y reviendrai à la fin de mon exposé.

*

Ce qui est sûr, c'est que la vision de Huntington n'est pas celle d'un historien des civilisations, mais celle d'un politique et même d'un stratège. Lorsqu'il désigne la religion comme un facteur identitaire essentiel, il veut d'abord dire que la religion est un nouveau vecteur de *puissance*. Il s'interroge moins sur le retour du religieux que sur le nombre de divisions qu'aligne Mahomet. On pourrait dire qu'à ses yeux, la religion est la continuation de la politique par d'autres moyens.

Cette surestimation de la religion comme facteur identitaire, même si c'est une religion politique, lui fait sous-estimer, aux yeux de beaucoup de commentateurs, l'importance du politique en tant que tel. Le retour du religieux, lui a-t-on souvent opposé, est à maints égards un trompe-l'œil. L'identité nationale, et les conflits entre États-nations, sans parler des facteurs économiques, restent importants aujourd'hui, sinon même primordiaux. L'islamologue Olivier Roy va même jusqu'à dire que les phénomènes contemporains de « réislamisation » sont des phénomènes éminemment politiques, et que les groupes extrémistes qui se disent islamistes ne font en somme que continuer, sous le masque de la religion, la lutte anti-

¹¹ *Op. cit.*, p. 484.

impérialiste des décennies antérieures¹². Et cet auteur ne manque pas, au passage, après tant d'autres, d'écarter Huntington d'un revers de main.

Autre objection qu'on doit lui faire : la religion et la politique dressent les hommes les uns contre les autres. Mais les *civilisations*, elles, se fécondent plus qu'elles ne s'affrontent ; elles se fécondent à l'occasion d'affrontements qui eux, sont d'ordre politique ou religieux. On peut penser à l'art gréco-bouddhique du Gandhara, fruit des expéditions d'Alexandre le Grand, à la latinité vainqueur de la Grèce mais puissamment enrichie par elle, ou, plus près de nous, à la floraison artistique et philosophique de l'Andalousie arabe.

Les plus prompts à opposer à Huntington ce genre d'arguments, et les mieux à même de le faire de manière convaincante, ce sont des penseurs d'origine musulmane, et qui bénéficient eux-mêmes de la double civilisation, comme on dirait la double nationalité. Ainsi le philosophe iranien Darius Shayegan ou l'essayiste tunisien Abdelwahab Meddeb, qui vivent tous deux en France. Ces auteurs déplorent que Huntington conçoive les civilisations comme des monades sans portes ni fenêtres. Mais comment voir des antagonismes irréductibles là où il n'y eut et il n'y a toujours qu'interdépendance, interpénétration, métissages, brassages culturels, etc. ? S'agissant de l'islam et de l'Occident, comment oublier tout ce qui, depuis des siècles, fait de ces civilisations des sœurs, même si ce fut trop souvent des sœurs ennemies ? Sans parler de la diversité et de la multiplicité internes à l'islam lui-même¹³. Edward Saïd, qui connaît la même double (voire triple) appartenance,

¹² Cf. Olivier Roy, *L'islam mondialisé*, Seuil, 2002.

¹³ Cf. D. Shayegan, *La lumière vient d'Occident*, L'Aube, 2001, p. 38. A. Meddeb, *La maladie de l'islam*, Seuil, 2002, p. e. pp. 196-7.

oppose lui aussi à Huntington ce qu'il appelle la « stupéfiante interdépendance » de notre époque¹⁴.

Une des thèses subsidiaires de Huntington, destinée à mieux prouver que les civilisations sont des monades impénétrables les unes aux autres, c'est que l'occidentalisation du monde ne serait qu'une apparence. Les autres civilisations n'auraient fait qu'emprunter la technique de l'Occident, pour la réutiliser contre lui. Elles se seraient *modernisées*, mais non pas *occidentalisées*. Sur ce point aussi, les commentateurs « orientaux en Occident » sont souvent d'un avis formellement contraire. Meddeb estime que le monde est « objectivement occidentalisé » et que les Lumières occidentales y sont l'affaire de tous¹⁵. Et Shayegan, après avoir affirmé qu'« il n'y a qu'un seul monde (...) inventé par l'Occident », va jusqu'à écrire qu'à plus d'un égard « nous sommes tous (...) Occidentaux »¹⁶. Quant à Olivier Roy, il relève que l'islam, y compris dans ses manifestations les plus anti-occidentales, et peut-être surtout dans ces manifestations-là, s'occidentalise irréversiblement¹⁷.

La question reste ouverte ; elle est infiniment complexe. Quoi qu'il en soit, derrière ces prises de position, la question est bien de savoir si les civilisations humaines se reconnaissent, sinon une identité réellement commune, du moins des identités sœurs, ou si elles sont irrémédiablement séparées sur l'essentiel. L'islamologue Gilles Kepel a rapporté dans le journal *Le Monde* que des islamistes rencontrés au cours de ses voyages se réclamaient de la thèse du professeur Huntington, dont le livre, paraît-il, est un best-seller dans sa

¹⁴ Cf. E. Saïd, *art. cit.* Même remarque de Tariq Ali dans *Le Monde diplomatique* d'octobre 2001 : « L'islam (...) n'a jamais été monolithique ».

¹⁵ A. Medebb, *op. cit.*, p. 35.

¹⁶ D. Shayegan, *op. cit.*, p. 34 et 40

¹⁷ Cf. O. Roy, *op. cit.*, notamment les pp. 22, 24, 70.

traduction arabe¹⁸... de même, Bernard-Henry Lévy, dans son *Qui a tué Daniel Pearl ?*, indique que les assassins pakistanais et islamistes de ce correspondant du *Wall Street Journal* avaient Huntington comme livre de chevet.

*

Cependant, entre septembre 2001 et le début de 2004, il s'est passé beaucoup de choses dans le monde, tant et si bien que la critique la plus virulente à la thèse de Huntington a quelque peu changé. Depuis l'intervention américaine en Irak, la question, pour beaucoup, n'a plus été de savoir si la civilisation occidentale devait être opposée à telle ou telle civilisation orientale, mais bien si *les États-Unis* et *l'Europe* faisaient encore partie de la même civilisation, et si ce n'était pas entre eux deux que le « choc » était en train de se produire. Ni plus ni moins.

Exemple : le sociologue et politologue Emmanuel Todd, dans son best-seller *Après l'empire*, reproche explicitement à Huntington d'unir en une seule civilisation dite « occidentale » l'Europe et les États-Unis. À ses yeux, il s'agit de deux civilisations distinctes, ou plutôt de la civilisation et de la barbarie : « Cherchant un habillage de civilisation à l'agressivité américaine, il [Huntington] postule l'existence d'une "sphère occidentale" dont la nature est très incertaine, même au regard de ses propres critères »¹⁹. Nous avons bien lu : les Américains ne sauraient se prévaloir de la civilisation européenne, dans laquelle ils essaient vainement de draper leur agressivité guerrière. Autrement dit, le fossé n'est pas là où le pense

¹⁸ Cf. G. Kepel, "Voyage dans l'Amérique impériale et blessée", in *Le Monde* du 10 mai 2002.

¹⁹ Cf. E. Todd, *Après l'empire* cit., p. 202. Je reviendrai sur cet ouvrage.

Huntington. Car le même Todd affirme que du côté de l'islam, on se fait de vaines craintes. De toute façon, poursuit-il avec une assurance imperturbable, nous n'avons pas à en juger. L'islamisme est une crise de croissance, qui passera, et dont il ne faut pas se formaliser outre mesure. En tout cas, notre auteur se refuse à « catégoriser l'islam comme différent par nature et de juger de son "essence" »²⁰. L'islam n'est pas différent de nous par nature, mais bien l'Amérique. On retrouve la même thèse dans le récent pamphlet de Jacques Julliard intitulé *Rupture dans la civilisation*, qui diagnostique l'« éclatement de l'Occident » et prophétise que du fait des États-Unis de Bush, « nous sommes en train de changer de civilisation »²¹.

Le retournement est spectaculaire. Evidemment, il faut placer ces réactions dans le cadre de l'intervention américaine en Irak, et plus encore d'une rivalité franco-américaine qui ne date pas d'hier. L'anti-américanisme est bien le seul sentiment qui fasse l'unanimité en France (et d'ailleurs en Suisse), réconciliant la gauche et la droite. Cette violente opposition Amérique-Europe m'apparaît outrée. Elle vaudra quand même qu'on y revienne à la fin de cet exposé.

*

Pour l'heure, je retourne au problème tel qu'il s'est d'abord posé : entre l'islam et l'Occident considéré comme un tout, Europe et Amérique confondues, et d'ailleurs confondues dans la haine qu'un Ben Laden leur porte à tous les deux. Il est sûr qu'au lendemain du 11 septembre 2001, nombreux furent ceux qui accusèrent, derrière l'islamisme, la *civilisation* de l'islam tout entier ; nombreux furent aussi, en Europe, ceux qui mirent au contraire toute la faute sur la

²⁰ Cf. E. Todd, *Après l'empire* cit., p. 57.

²¹ J. Julliard, *Rupture dans la civilisation*, Gallimard, 2003, pp. 72, 6.

civilisation occidentale en général, et sur sa branche américaine en particulier. Et l'on se mit à parler en termes de Mal et de Bien, avec la majuscule, les terroristes étant soit les représentants d'une religion dévoyée et diabolique, soit la némésis d'une Amérique à l'impérialisme lui-même satanique.

Pourtant, l'événement du 11 septembre fut tout ce qu'on voudra, mais certainement pas le choc du Bien contre le Mal ou du Mal contre le Bien, moins encore le choc de deux *civilisations*. Cela est évident si nous voulons bien prendre les civilisations pour ce qu'elles sont ; si nous y voyons, comme le suggérait Paul Valéry, des personnes morales – parfois immorales, sans doute, mais des personnes, et non des puissances ténébreuses ou des dieux vengeurs ; des personnes, et non les fumées polluantes du Mal ou le feu purificateur du Bien. Ce qui s'est manifesté le 11 septembre ne fut pas l'affrontement de l'Orient et de l'Occident. Ce fut un acte de mépris de la vie, qui contredit aussi bien les valeurs de l'islam que celles de l'Occident. Ce fut de la barbarie, c'est-à-dire l'inversion ou la négation atrocement pure de *toute* civilisation.

*

Notre problème n'est pas résolu pour autant. Et l'on ne peut s'empêcher de se demander, à l'occasion d'un acte terroriste retentissant qui s'est perpétré au nom de la religion islamique, sinon à cause d'elle, si nos deux civilisations, occidentale et orientale, chrétienne et musulmane, considérées en soi, dans toutes leurs dimensions et toute leur grandeur, et non dans leurs inversions et perversions barbares, ne courent pas tout de même le risque de se choquer, de se heurter, à cause de leurs défauts intimes, voire de leurs qualités respectives ? En d'autres mots : l'Occident et l'islam, en soi, n'ont rien à voir avec la barbarie, avec l'anti-civilisation. Mais

peut-être sont-ils affectés, l'un et l'autre, d'idiosyncrasies, ou, si l'on veut, de maladies qui pourraient se révéler, elles, dangereuses, et grosses d'affrontements futurs. Si j'adopte ce terme de « maladie », ce n'est pas parce que je suis en présence de médecins. C'est que je m'autorise du titre de l'ouvrage d'Abdelwahab Meddeb, auteur que je citais tout à l'heure : la *maladie de l'islam*. De même peut-on et doit-on diagnostiquer une *maladie de l'Occident*.

Simplifions à outrance, et risquons l'hypothèse que la maladie de l'islam pourrait être la *non-reconnaissance de la personne*, ou du sujet humain. Et la maladie de l'Occident, *l'oubli de la personne*, ou du sujet humain. Cette façon d'analyser les choses peut vous paraître bien éloignée des faits et des réalités qui nous crèvent les yeux ; bien éloignée des questions politiques, militaires ou économiques. Est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt se demander et seulement se demander si les antagonismes qui divisent le monde ne sont pas le fruit de ses inégalités ? Ne faudrait-il pas interroger la mondialisation, l'expansionnisme, l'interventionnisme, le tout-économique ?

Oui, sans doute, il le faut. Et je le fais à ma manière. Mais si je m'en tenais à ce type d'analyse, je ne ferais que répéter ce qu'on a pu lire ou entendre mille fois dans les médias, dans les livres, dans les conversations. Ce champ de la critique économique-politico-sociale est très largement et profondément labouré. Et je suis convaincu d'une chose : une fois qu'on a dénoncé les manquements des uns et des autres, l'impérialisme des uns ou le fanatisme des autres, on n'a pas encore été à la racine du problème. Et je crois que cette racine, c'est la question du *sujet* humain, et de son statut dans les différentes civilisations. C'est donc de cela que je voudrais m'entretenir un instant avec vous.

Cependant, une autre objection surgit : mon diagnostic (puisque je parlais de maladie) peut paraître bien tendancieux : la notion même de *personne* ou de *sujet* peut-elle constituer, pour une

civilisation, pour toute civilisation, le critère de la santé ? Ce concept même n'est-il pas typiquement occidental ? Juger l'Orient et l'Occident à son aune, fût-ce pour morigéner l'Occident autant que l'Orient, n'est-ce pas tomber dans l'ethnocentrisme ? J'ai conscience de cette objection fondamentale. Il me semble pourtant que si l'on définit le sujet sans le réduire à l'individu, si donc on y voit un être humain dans la plénitude de ses droits et de ses devoirs, on répond au moins en partie à cette objection. Et quoi qu'il en soit, ce sont mes lectures d'auteurs dits « orientaux », autant qu'Occidentaux, qui m'encouragent à considérer les différentes civilisations à l'aune de la personne.

*

L'Occident d'abord. Il est à peine besoin de rappeler, tant nous le savons, tant nous nous le répétons à nous-mêmes. Ce que Jean-Claude Guillebaud appelle « le principe d'humanité » est aujourd'hui plus que jamais menacé d'être bafoué – ou pire, oublié dans nos sociétés. Tout se passe comme si les avancées conjointes de l'informatique et de la biologie induisaient dans les esprits occidentaux une sorte de philosophie naturelle de l'homme-machine. Si bien que la notion même de conscience, donc de liberté, est alors mise à mal. Tout se passe comme si la technique était devenue pour nous l'asile de la servitude. À cela s'ajoute, bien sûr, le primat de l'économie et d'une croissance économique considérée comme l'ultima ratio de la vie sociale. Et de cette économie toute-puissante, nous ne sommes plus les maîtres. Ce qui est le plus grave, ce n'est pas qu'elle soit prédatrice, c'est qu'elle soit insaisissable. Du mystère économique, nous ne pouvons même plus feindre, comme aurait dit Cocteau, d'être les organisateurs. L'économie nous apparaît comme une machine collective qui n'a d'autre fin qu'elle-même, et dont nul

n'est en mesure d'arrêter le mouvement. Parallèlement, on assiste au dépérissement du politique, puisque que le politique implique la volonté libre et la participation d'un citoyen qui se pense d'abord lui-même comme un être autonome.

Et curieusement, ce triomphe du matérialisme est l'effet pervers d'une idée hautement spiritualiste, celle du progrès. Pour toutes sortes de raisons bien connues, cette idée a très mauvaise presse aujourd'hui. Nous avons abandonné, comme naïve et démentie par trop d'horribles faits historiques, l'idée même progrès. Mais cette idée, sous une forme détournée, dégradée, insidieuse, continue de nous mouvoir – de nous manipuler, même, d'autant plus aisément que nous croyons en être délivrés. Et d'une manière d'autant plus efficace que nous ne la voyons pas comme une idée à creuser, mais comme une nécessité à suivre, une évidence indiscutable. Quelle évidence et quelle nécessité ? Mais celles de la rentabilité universelle, de la marchandisation de toute chose, que ce soit la science ou l'art, le sport ou la pensée.

Nous n'avons donc pas renié ni rejeté ni dépassé l'idée de progrès. Nous l'avons à la fois matérialisée et transformée en nécessité inhérente aux choses – alors qu'elle reste, comme tout ce qui passe par notre volonté humaine ou tout au moins notre consentement humain, un choix qui dépend de nous. Oui, nous vivons encore dans l'illusion du progrès. Nous avons presque banni le mot de notre vocabulaire, mais non de notre vie. Nous n'y croyons plus une seconde, et nous y sommes soumis à chaque seconde. Mais ce n'est plus le progrès du *sujet* humain, c'est un *progrès sans sujet*, un progrès mécanique. Bref, nous ne croyons plus au progrès, mais nous sommes esclaves de la croissance.

Telle est la maladie de l'Occident. Tel est l'oubli du sujet.

*

Quant à la « maladie de l'islam », je suggérais de la définir comme la non-reconnaissance du sujet ou de la personne. Je pourrais appuyer cette affirmation, entre autres, sur les propos que Tahar Ben Jelloun avait tenus à la suite des événements du 11 septembre 2001 : « La société arabe et musulmane ne reconnaît pas l'individu [il veut dire ici : la personne]. (...) L'origine de la maladie, de toutes les maladies des sociétés arabes se situe bien là »²².

Cette maladie, cependant, est-elle simplement le fait des *sociétés* arabes et musulmanes, ou bien est-elle consubstantielle à la *religion* ou à la *civilisation* de l'islam ? Beaucoup de penseurs musulmans affirment que non, et qu'elle est consécutive à une déviation de l'islam : à savoir l'*intégrisme*, ou l'*islamisme*, qui ont eux-mêmes pour cause le rejet de tout esprit d'examen de la religion, de toute mise en perspective historique de la charia, et de tout ce que Mohammed Arkoun appelle de son côté la « critique de la raison islamique ». L'intégrisme ou l'islamisme, qui sombrent dans une interprétation erronée du *jihâd*, due à l'oubli de l'*itjihâd*, mot qui signifie justement l'effort de réflexion, et qui appartient pourtant de plein droit à l'héritage musulman²³.

Un autre aspect de cette maladie, si l'on en croit le juriste tunisien Mohammed Charfi, ancien ministre de l'Education dans son pays, c'est le refus coupable de distinguer le politique du religieux²⁴. Les

²² In *Le Monde* du 3 nov. 2001, p. 10.

²³ Cf. M. Charfi, *op. cit.*, p. 135 ss. Cf. aussi A. Lamchichi, *Islam-Occident, Islam-Europe*, L'Harmattan, 2000, p. 48.

²⁴ Cf. A. Meddeb, *op. cit.*, p. 62.

islamistes oublient volontairement que « l'islam n'est (...) ni un droit, ni un État, ni une politique, ni une identité. Il est une religion »²⁵.

Or, selon tous ces auteurs, ce que la civilisation occidentale a réalisé, c'est-à-dire la dissociation du religieux et du politique, et, conjointement, la critique et même l'autocritique de la religion, bref, les Lumières, l'avènement de la personne, et singulièrement de la femme, sous le signe de l'égalité et de la liberté, tout cela pourrait parfaitement survenir dans le cadre d'un islam repensé et d'un Coran revisité. Seule une utilisation politique et obscurantiste de la religion par les intégristes est responsable du blocage actuel. Bref, l'islam est un humanisme, et l'islam hostile à la laïcité²⁶ et à ses conquêtes est un islam régressif ou dévoyé.

Au fond, selon ces auteurs, la maladie de l'islam ne lui est donc pas consubstantielle. Il suffira, pour s'en guérir, de retrouver l'islam véritable.

*

Néanmoins, tout comme la maladie de l'Occident est difficile à dissocier de ce qui est le propre de l'Occident (l'autonomie, la liberté, la croyance au progrès) et lui est, à ce titre, consubstantielle, il n'est peut-être pas si aisé que cela de dissocier la maladie islamiste de ce que l'islam est en lui-même et par lui-même.

Mais au fait, qu'est-ce que l'islam est en lui-même et par lui-même ? Vous pensez bien que je ne me permettrai pas de le décréter de mon propre chef. Mais à lire les savants et les sages, à lire le Coran tout simplement, il n'est pas interdit de risquer que le

²⁵ Cf. M. Charfi, *Islam et liberté*, Albin Michel, 1998, p. 58.

²⁶ Cf. aussi Abdou Filali-Ansari, *L'islam est-il hostile à la laïcité ?*, Actes Sud, Sindbad, 2002, qui invoque une « nouvelle conscience islamique ».

propre de l'islam, ou du moins l'une de ses singularités les plus éminentes, c'est l'intuition de la transcendance absolue, de la grandeur insurpassable de l'Être en tant qu'Être, grandeur et toute-puissance sans appel, à la fois terrible et protectrice²⁷.

Un des plus nobles penseurs musulmans, nul autre que l'émir Abd El Kader, célèbre en Algérie et en France à plusieurs titres, mais qui était d'abord un grand spirituel, s'exprime en ces termes lorsqu'il s'agit de décrire le rapport entre le Créateur et ses créatures : « Tout ce qui n'est pas l'Être absolu est accident »²⁸. Ou encore : « En tant que moi, je suis pur néant qui n'a jamais respiré le parfum de l'existence »²⁹. Hors de Dieu, la personne n'a tout simplement aucune réalité.

La conséquence positive d'une telle ontologie, c'est que l'homme musulman éprouve, dans la main d'un tel Dieu, une sorte de confiance dans la vie, de modestie aussi face au monde et aux événements, bref, une vraie sérénité, que peut apprécier tout Occidental qui visite un pays d'islam³⁰.

Mais la question que posent alors certains auteurs *musulmans*, c'est de savoir si la notion même de personne et de sujet humain, dans ces hautes conditions, n'est pas une notion presque impensable, ou du moins insuffisamment pensée, par l'islam même, en son essence. Dans un remarquable essai intitulé *Le sujet en islam*, paru l'année dernière, l'anthropologue et psychanalyste Malek

²⁷ Cf. A. Moussali, *Judaïsme, christianisme et islam, étude comparée*, Editions de Paris, 2000, à propos de la transcendance : « Ce terme est absent du Coran. Mais il traverse le livre de part en part. Le Coran est un long poème à la gloire de la transcendance » (p. 425).

²⁸ Cf. Emir Abd-el-Kader, *Écrits spirituels*, Seuil, 1982, p. 63.

²⁹ Cf. Abd-el-Kader, *op. cit.*, p. 86.

³⁰ Cf. par ex. E. Platti, *Islam... étrange*, Cerf, p. 297.

Chebel l'exprime en termes philosophiques ; le cogito islamique, écrit-il, est fondamentalement : « Je pense, donc Il est »³¹. « Il », c'est-à-dire Allah. Le Dieu de l'islam est si transcendant, si absolu, si tout-puissant, que la place, en l'humain, pour une conscience qui ne soit pas obéissance, est peut-être introuvable. Et toujours selon Malek Chebel, le premier obstacle à une rencontre pacifiée entre Orient et Occident se situe, à cet égard, « au sein même des croyances islamiques »³².

Car, continue-t-il, si la soumission et l'obéissance à Dieu sont des absolus, l'obéissance à l'autorité humaine, donc la soumission politique, risque fort d'en découler³³. De même, le doute créateur, la pensée critique, ne peuvent s'accommoder, par définition, de l'obéissance absolue. Et s'il est heureusement vrai que l'*itjihâd*, effort de réflexion, relève de l'héritage musulman, Chebel fait remarquer que ce mot ne se trouve que deux fois dans le Coran, tandis que le mot *jihâd*, quand même son sens serait tout spirituel, s'y trouve 130 fois...³⁴ En face de Chebel, des penseurs comme Meddeb ou Charfi apparaissent donc trop optimistes, qui voient dans le refus de la pensée et du sujet une conséquence du seul islamisme politique.

*

Bref, si la maladie consubstantielle à l'Occident est l'oubli de la personne, la maladie consubstantielle à l'islam serait, plutôt que l'intégrisme ou l'islamisme, la non-reconnaissance de la personne. D'où les échecs répétés des tentatives de réforme, la confusion du

³¹ Cf. Malek Chebel, *Le sujet en islam*, Seuil, 2002, p. 15.

³² *op. cit.*, p. 21.

³³ *op. cit.*, p. 236.

³⁴ *op. cit.*, p. 277.

politique avec une religion définie comme obéissance, donc l'impossibilité pour les consciences d'accéder à l'état adulte.

D'une certaine manière, il est frappant de constater que les maladies de l'Occident et de l'islam, aujourd'hui, sans se rejoindre, se ressemblent un peu, du moins sous leur aspect psychologique. C'est dans les deux cas une forme *d'infantilisme*. L'Occident, en s'aliénant dans la technique, la consommation et le jeu, est menacé de régresser dans l'irresponsabilité, de perdre sa conscience de sujet adulte. Les conquêtes du sujet menacent le sujet. Et de son côté, l'islam, en faisant de Dieu le seul Être véritablement en droit de dire « Je », en refusant d'accorder à l'homme (et à la femme) le statut de sujet, leur rend très difficile, sinon impossible, d'accéder à la pleine responsabilité d'eux-mêmes et du monde.

Bien entendu, la limite de mon analyse est dans son présupposé, ou plutôt dans la conviction qui la guide : à savoir que l'éclosion du sujet humain est un gain pour l'humanité, et l'humanité tout entière. Comme je l'indiquais tout à l'heure, je pose en préalable que la notion de personne peut avoir un sens universel ; que tout être est un sujet de droit, un sujet de liberté et de conscience. Et d'aucuns diront que c'est là de l'arrogance ethnocentriste. Du moins puis-je constater que je suis en bonne compagnie, avec, pour compagnons, nombre de penseurs musulmans.

*

Pour en revenir à notre question première, celle du « choc des civilisations », à quelles esquisses de conclusions aboutissons-nous ? Que si ce choc devait se produire entre l'islam et l'Occident, ce serait celui de deux maladies de civilisation, plutôt que de deux civilisations. Mais de deux maladies congénitales, si je puis dire ; deux maladies auxquelles les expose dangereusement leur

complexion ontologique, en ce qu'elle a de plus propre et de plus singulier. Ce serait le choc de deux non-sujets, l'un s'oubliant et s'aliénant dans la puissance d'une technique aveugle et d'un progrès mécanique, l'autre s'enivrant et s'aliénant dans une puissance prétendue divine.

Je disais au début que nous rejetons la plupart du temps, avec scandale, l'idée même de « choc des civilisations », parce que nous pensons *a priori* selon les normes de la tolérance : si l'Autre est différent de nous, nous devons l'accepter tel qu'il est, surtout pas le combattre. Mais accepter des différences dont on a mesuré à la fois la profondeur et la subtilité, et *nier* ces différences pour préserver sa tranquillité, ce n'est pas du tout la même chose. En outre et surtout, la tolérance même, que nous invoquons pour ne porter aucun jugement sur autrui, *est le fruit d'une philosophie de la personne et de la liberté*. Pour exercer la tolérance, il faut d'abord établir fermement la notion et l'idéal du sujet humain, idéal face auquel tout n'est pas tolérable. Autrement dit, être tolérant au point de refuser à l'idée de personne une valeur universelle, c'est tomber dans la contradiction. C'est jouer au serpent qui se mord la queue. Disons-le d'une autre manière : c'est l'idée d'universalité de la personne qui conduit à la tolérance, et qui détermine en même temps la seule chose qui ne soit pas tolérable : la négation de la personne.

*

Lorsque j'ai prononcé pour la première fois une conférence sur ce thème du « choc des civilisations », c'était peu après le 11 septembre 2001. Et je concluais à peu près dans les termes que vous venez d'entendre. Mais comme nous l'avons déjà noté tout à l'heure, le temps a passé, et la face de l'univers géo-politique a quelque peu changé. Le changement principal de notre perception des choses, et

du monde comme il va ou comme il ne va pas, est consécutif à la double action militaire des États-Unis, en Afghanistan et surtout en Irak. Cette action a été suffisamment contestée en Europe, avec suffisamment de violence, pour que des auteurs réputés sérieux, comme Emmanuel Todd ou Jacques Julliard, en viennent à décrire un tout nouveau choc des civilisations, ou plutôt le choc de la civilisation contre la barbarie, dans des termes que Huntington était loin de prévoir : le choc entre les États-Unis barbares et l'Europe civilisée.

Cette opposition, dans des termes sans doute plus modérés et plus urbains, se retrouve par exemple dans le récent ouvrage de Tzvetan Todorov, *Le nouveau désordre mondial*, qui veut promouvoir une Europe de la sagesse et de la « puissance tranquille », et l'opposer à une Amérique de la puissance pure et passablement peu sage. Mais tout le monde n'a pas l'urbanité de Todorov. Les propos voilés tenus contre l'Amérique qualifiée de barbare ont été innombrables ces derniers mois. Pour ne donner que cet exemple, un éminent journaliste suisse décrivait l'actuelle équipe gouvernementale américaine en ces termes : « Bush et sa bande ». Qualification qui semblait à peine injurieuse sous sa plume, tant elle paraissait naturelle. Qualification qu'il n'a jamais utilisée, à ma connaissance, pour décrire le gouvernement de Saddam Hussein ou celui de la Corée du Nord.

On ne peut s'empêcher de voir là quelque ombre d'exagération. La question pour moi n'est nullement d'accorder un blanc-seing à toute action de l'administration américaine actuelle (et, faut-il le dire, je suis de ceux qui considèrent comme insupportable et inadmissible, du point de vue même de la civilisation, le traitement infligé aux prisonniers de Guantanamo, ou le refus de l'Amérique de voir juger ses ressortissants par une cour pénale internationale). Mais, comme le disait Hannah Arendt, l'Amérique, « pour le meilleur et pour le pire,

est une entreprise des hommes d'Europe ». De fait, l'Amérique de Jefferson et de la Déclaration d'Indépendance est l'expression la plus pure de l'esprit que nous nous plaçons à nommer européen, et cette Amérique-là restera quand l'administration Bush aura passé. Il suffit de se reporter à ces fondements constitutionnels des États-Unis, ou simplement de constater comment les Américains eux-mêmes sont libres de contester la politique de leurs dirigeants pour écarter comme une absurdité l'idée que des deux côtés de l'Atlantique, vivraient deux civilisations devenues antagonistes, et qui seraient prêtes à s'entrechoquer. Que ce soit un officiel issu de la CIA qui proclame *urbi et orbi* que les ADM n'ont jamais existé en Irak est au moins un indice qu'aux États-Unis, nous ne sommes pas encore en dictature.

Assurément, les États-Unis se comportent à bien des égards comme un empire, ce que l'Europe ne fait pas – ne peut plus faire. Mais à cet égard, ils se comportent, au pire, comme l'Europe l'a fait pendant si longtemps. Et s'ils trahissent des principes et des idéaux, ce sont les principes de la civilisation occidentale, ceux-là mêmes que l'Europe a si souvent trahis avant eux, et de manière bien plus systématique.

Pour tout dire, si la réflexion et l'examen nous conduisent à récuser l'expression de « choc des civilisations » à propos de l'Occident et de l'islam, un peu de bonne foi suffit à la récuser à propos des États-Unis et de l'Europe. Sans doute sommes-nous porteurs, nous autres Européens, de valeurs de paix qu'un empire aussi puissant que l'Amérique ne veut pas toujours entendre. Sans doute avons-nous à porter bien haut ces valeurs. Sans doute, dans le débat entre Kant et Hobbes, dont parle Robert Kagan dans son fameux ouvrage intitulé *La puissance et la faiblesse*, l'Europe d'aujourd'hui est-elle plutôt du côté de Kant. Mais il ne faudrait pas pour autant nous tromper d'adversaire, ou plus exactement nous inventer des adversaires. On a vu qu'aucune civilisation, en tant que

telle, n'est réellement l'ennemie des autres. À plus forte raison les peuples qui se reconnaissent dans la même civilisation.

*

Dans le monde humain, les adversaires et les « chocs » existeront toujours. Choc des nations, chocs des intérêts, chocs ethniques, religieux, économiques. Mais s'il est un choc qui peut être évité, c'est peut-être précisément celui des « civilisations ». On peut éviter, d'abord, de le créer artificiellement, en créant artificiellement des civilisations antagonistes, ou des antagonismes entre civilisation et barbarie, comme on l'a trop fait entre l'Europe et les États-Unis. Mais on peut, plus profondément, éviter que des civilisations réellement différentes, comme l'islam et l'Occident, ne se heurtent et ne recourent à la violence pour exprimer leurs différences.

À mes yeux – et j'y reviens – on peut l'éviter si chaque civilisation, avec ses forces propres, et l'ensemble des civilisations, avec leurs forces conjointes, partent ou repartent à la recherche du *sujet* humain. Ce sujet qui se perd en Amérique et en Europe, et qui dans le monde musulman n'est peut-être pas encore trouvé.

Mais cette quête peut aboutir : car le matérialisme et l'aliénation du sujet à la technique ne résument pas l'essence de l'Occident, mais désignent bien sa maladie. Quant au refus, en islam, d'accéder à la notion de sujet pleinement autonome et responsable, il n'est pas non plus une conséquence *fatale* de l'intuition de la grandeur de Dieu. Je veux en croire sur ce point le grand penseur égyptien Taha Hussein (1889-1973).

L'islam véritable, écrivait ce penseur « [n'a pas] (...) soustrait [aux hommes] leur liberté et ne les a pas réduits à une passivité entière. Au contraire, il leur a laissé leur liberté (...) sans inventer à leur intention tout ce qu'il faut suivre et tout ce qu'il faut éviter, il leur a

laissé une raison pour discerner (...) »³⁵. L'islam essentiel peut donc être un humanisme, il doit l'être, comme l'Occident peut et doit être un spiritualisme. Et du coup, c'est le même Taha Hussein qui place l'Occident à la hauteur où lui-même oublie trop souvent de se placer : l'islam se plaint, dit-il, que la civilisation occidentale lui apporte des maux. Mais ces maux, affirme-t-il, ne viennent pas de cette civilisation occidentale, ils viennent « de nous autres [musulmans] qui ne la comprenons pas pour ce qu'elle est »³⁶. Et ce qu'elle est, à ses yeux, ce n'est *pas* le monde de la puissance matérielle, mais bien celui de la liberté spirituelle. Puisse-t-il, en écrivant cela, ne pas nous faire trop d'honneur.

En un mot comme en cent, toutes les civilisations collaborent et peuvent collaborer à *la* civilisation. Qu'est-ce que *la* civilisation ? Peut-être simplement la politesse réciproque *des* civilisations. Or, pour être poli avec autrui, il suffit de le reconnaître comme un sujet, et se reconnaître comme un sujet. Hors du sujet humain, de son irréductible et universelle dignité, point de salut – ni en Europe ni en Amérique, ni en Orient, ni en Occident.

³⁵ Cf. Taha Hussein, *Au-delà du Nil* cit., p. 252.

³⁶ Cf. Taha Hussein, *Au-delà du Nil*, Gallimard-Unesco, 1977, p. 109.